



Décadence et fin de Civilisation 1/5

Julien Freund *“La décadence” - l'Antiquité, le Moyen-Âge, La Renaissance...*

Par Guy Colomb

Julien FREUND est né le 9 janvier 1921 à Henridorff, petit village de Moselle, dont sa famille était originaire. Quoique de condition modeste, il entra à l'Université de Strasbourg qui en 1940 se replit à Clermont-Ferrand où il fut arrêté par la Gestapo en 1942, car il militait au réseau *“Combat”*. Évadé de la forteresse de Sisteron, il gagna un maquis F.T.P. et y demeura jusqu'à la Libération. Le comportement des maquisards communistes lui fut une épreuve douloureuse qu'accentuèrent ses débuts dans la vie politique. En 1945/46 il fut en effet responsable départemental du Mouvement de Libération Nationale de Moselle, et s'inscrivit au parti U.D.S.R. Mais, en 1946, écœuré des magouilles de la politique, il démissionna, et en 1949 passa son agrégation de philosophie. Ce fut alors le cursus habituel professeur au lycée de Metz, thèse sur *“L'essence du Politique”*, élection comme professeur de sociologie à l'Université de Strasbourg où il fonda la Faculté des Sciences Sociales, puis l'Institut de Polémologie. En 1993, à l'âge de 72 ans, la mort interrompit une existence tout entière

consacrée à l'étude, à la méditation, et à la lutte contre les impostures et les mensonges de son [de notre] époque.

En plus de sa thèse, Julien FREUND publia une quinzaine d'ouvrages, fruits de sa réflexion sur l'histoire et l'évolution des sociétés humaines : *“La Décadence”*, *“Philosophie philosophique”*, *“Politique et Impolitique”*, *“La fin de la Renaissance”*, *“Sociologie du conflit”* etc. Il se fit également connaître par sa traduction de Max WEBER et ses études sur CARL SCHMITT et PARETO. Son audience a largement dépassé nos frontières, et je crois que certains de ses livres ont été traduits en japonais.

C'était un esprit à la fois réfléchi et ardent, érudit et passionné, mais jamais violent. Il croyait de toutes ses forces et de tout son cœur à ce qu'il disait. Il vivait sa pensée, et s'il admettait des concessions, refusait toute compromission. Il unissait une loyauté et une droiture exemplaires à une farouche indépendance d'esprit, ce qui lui interdisait – on s'en doute ! – d'adhérer à quelque parti politique que ce fût (sauf



lors de sa prime jeunesse pour en avoir l'expérience). Esprit aristotélicien toujours au contact du réel, il détestait les utopies, les raisonnements a priori, et les doctrines, estimant que les idées doivent résulter d'une observation rigoureuse et impartiale des faits et de la réalité. Et d'autre part sa pensée faisait une large part à tout ce qui, chez l'homme, ne relève pas de la seule raison : à savoir l'humeur, le sentiment, la poésie, la croyance, la foi religieuse. Toujours très attentif à respecter l'ambivalence de la nature humaine, il la considérait, à la suite de Pascal - et de Montaigne - comme un «*abîme de contradictions*», et, à côté d'Aristote et des philosophes allemands, réservait dans son admiration une place à Dostoïevski et à Chestov. C'était avant tout une conscience droite et un esprit souverainement libre.

La Décadence est un livre de 400 pages in 8, publié par Sirey en 1984, d'une documentation impressionnante, où s'exprime une pensée très dense et riche en suggestions de tous ordres. Son objet ne consiste pas à retracer l'histoire du déclin des peuples, mais à réfléchir sur la décadence en elle-même, c'est-à-dire sur ce fait historique que constitue leur progrès, puis leur affaiblissement suivi parfois d'une renaissance et quelquefois de leur disparition. Comment ce phénomène a-t-il été perçu par les historiens et les moralistes depuis Hérodote jusqu'à J.F. Revel? En quoi consiste-t-il? Quelles en sont les causes et les symptômes... et quelles leçons pouvons-nous en tirer? Voilà les différentes

questions que cette "somme" propose à notre réflexion.

On se doute que ce programme est fort complexe, car l'affaiblissement de la puissance militaire, des convictions religieuses, de l'économie et de la richesse, de la démographie, et du rayonnement culturel d'un peuple peuvent être considérés à la fois comme causes et comme conséquences de sa décadence. Il importe donc de déterminer le signe objectif, le symptôme indiscutable qui est le témoin de cette dégénérescence. Julien Freund le voit dans la diminution du territoire géographique sur lequel s'exerçait la souveraineté de ce peuple. «*La décadence est déterminée le jour où vous avez perdu le territoire. La décadence de l'Europe a commencé le jour où l'Europe s'est ramassée sur son territoire en abandonnant ses conquêtes lointaines. Le jour où l'Empire romain a disparu comme territoire fut le point ultime de sa décadence.*»

La vie de tout individu passe par l'enfance, l'adolescence, l'âge mûr et la vieillesse qui prélude à la mort. L'histoire des peuples semble se dérouler suivant un processus semblable et connaître les mêmes étapes. Un peuple est assimilé à un organisme vivant, et c'est là la conception organiciste de la décadence. L'histoire de Rome a, pendant des siècles, servi de paradigme. En effet, le peuple romain, par son travail, son culte religieux, son dévouement à la cité, son courage civique, ses vertus militaires, et son esprit d'organisation, s'est rapidement imposé aux autres



peuples, a conquis d'énormes richesses et d'immenses territoires qu'il administra sous l'autorité de ses lois et de ses légions. Il parvint à son apogée sous le règne d'Auguste et des Antonin. Mais il fut vaincu par ses propres conquêtes, et sa puissance même fut la cause de son déclin. En effet, la recherche excessive du lucre (*auri sacra fames*), du bien-être et des jouissances matérielles, le relâchement du culte de ses dieux traditionnels au profit de divinités étrangères importées, la dépravation des mœurs, firent perdre à ce peuple les vertus civiques et militaires qui furent l'instrument de sa grandeur. Les citoyens romains - dont le nombre diminuait dangereusement - s'amollirent, et le souci égoïste de leurs plaisirs et de leurs intérêts l'emporta sur celui de la grandeur de la cité. Qu'on se rappelle le personnage de Caton l'Ancien, vantant sans cesse les vertus des Romains de la République et fustigeant les mœurs efféminées de ses contemporains apportées à Rome par la Grèce et l'Orient! L'opulence de la Ville excita la jalousie et la rancune des pays soumis qui prirent conscience de sa dégénérescence militaire et morale, et l'Empire s'effondra sous les coups des Barbares qui envahirent son territoire mal défendu par des mercenaires étrangers et des légionnaires sans conviction. L'histoire de Rome est la parfaite illustration des causes internes et des causes externes d'une décadence. Celle-ci semble donc être la conséquence naturelle de l'action des siècles qui usent les empires et les peuples comme les années usent les indi-

vidus. « *Le génie n'a qu'un siècle, après quoi faut qu'il dégénère* », disait Voltaire.

Cependant tout n'est pas négatif dans cette chute de l'Empire romain, car il n'est pas mort tout entier. D'une part, sa ruine n'a pas entraîné la disparition de la civilisation romaine. Pendant des siècles, en effet, l'Europe a vécu de l'héritage de Rome qui a nourri toutes les formes de sa culture littéraire, artistique, militaire (Napoléon était un lecteur assidu de César) et juridique (on sait que le *Code Civil* était largement inspiré du Droit romain). D'autre part les conquérants de Rome se sont efforcés, politiquement et militairement, de prendre exemple sur ce qu'avait été l'Empire déchu; l'Église catholique, dans son organisation, s'est inspirée des structures administratives de l'État romain dont elle conserva la langue, et Rome devint la capitale de la chrétienté. Le Moyen âge estima que l'Empire romain survivait dans le Saint Empire Romain Germanique dont il était le prolongement. Ainsi, d'une façon générale, une période de décadence peut être suivie d'une renaissance. Dans une interview au sujet de son livre, Julien Freund a précisé: « *Le concept de décadence n'exprime ni la fin du monde, ni le terme de la vie et de l'histoire. Il signifie uniquement le déclin d'un certain type de civilisation pendant que d'autres mœurs, d'autres conceptions se mettent en place au milieu d'incertitudes et d'affrontements angoissants.* »

Notre histoire de France ne présente-t-elle pas une succession ininterrompue de périodes de gloire puis de déclin suivis



d'une renaissance? Après les désastres de la Guerre de Cent Ans nous avons eu Jeanne d'Arc et Louis XI; après les guerres de Religion, ce fut Henri IV; puis Napoléon après le Directoire, et De Gaulle après l'effondrement de 1940. Cette succession de périodes fortes et de périodes faibles a entraîné une conception cyclique de l'Histoire, d'un «*éternel retour*». L'Histoire se répète indéfiniment. Freund, plus nuancé, préfère une conception «*ondulatoire et circonstancielle*» de la décadence.

Examinons cela d'une façon plus précise en nous en tenant à l'essentiel.

Nous avons vu que toute décadence s'articulait autour de cinq ou six facteurs :

- *géographique* (diminution de la superficie du territoire);
- *militaire* (déclin de la puissance des armées et de l'esprit combatif);
- *économique et social* (pouvoir grandissant des masses, égalitarisme excessif, disparition des élites, mauvaise gestion des ressources);
- *démographique* (dénatalité et oliganthropie. Intégration des étrangers en compensation);
- *moral* (crise générale des valeurs, refus de toute autorité, matérialisme, esprit de lucre et de jouissance);
- *religieux* (perte du sens religieux et rejet de toute transcendance. Se confond avec le précédent qui en est la conséquence).

Les penseurs qui ont réfléchi sur la décadence ont privilégié l'un ou l'autre de ces facteurs selon leur propre conception de l'évolution de l'histoire humaine.

Pour **HÉRODOTE**, l'humanité a connu cinq races d'hommes qui correspondent à cinq époques: la race d'or, celle d'argent, celle de bronze, celle des héros ou demi-dieux (qui représente une sorte de renaissance), et celle de fer. Les raisons de cette progressive déchéance sont l'attrait de la démesure et le mépris du travail qui engendre l'injustice. La priorité est donc reconnue aux facteurs moraux.

PLATON estime que «*tout ce qui naît est sujet à la corruption*» et nous montre, dans "*La République*", comment la démocratie dégénère rapidement en démagogie, qui donne naissance à la tyrannie, et les excès de celle-ci rétabliront un régime démocratique, et ainsi de suite. C'est la conception cyclique de l'histoire et le presentiment de l'éternel retour.

POLYBE mérite une mention spéciale. Historien grec du II^e siècle avant J.C., il vécut longtemps à Rome dans l'entourage des Scipion. Il possédait une vue synthétique de l'histoire qu'il envisageait dans sa totalité, car il connaissait celle de l'Assyrie, de la Perse, de la Macédoine et de Carthage. De cette vue d'ensemble du passé il se proposait de dégager un enseignement qui pourrait être utile au présent et à la conduite des États, et avait conscience que tôt ou tard Rome connaîtrait, elle aussi, un affaiblissement de sa puissance. Il a distingué avec précision les causes extérieures



et les causes intérieures de la déchéance d'un peuple, et a été un des premiers à souligner l'importance de la démographie, ainsi que le rôle des révoltes populaires et de ce que nous appelons de nos jours les mouvements sociaux. Par exemple: « *Alors, emporté par ses passions, et n'écoulant plus que ses humeurs, le peuple ne voudra plus obéir ni partager la souveraineté avec la classe dirigeante. Il s'attribuera la primauté dans tous les domaines.* » L'anarchie politique, comme l'oligarchie, sont évidemment des signes annonciateurs de la décadence d'un peuple.

LE MOYEN ÂGE

Le Moyen Âge a été moins préoccupé par la décadence historique que par une vision apocalyptique et catastrophique de la fin du Monde. Il attendait la fin des temps dans un avenir indéterminé, mais plus ou moins proche. Pensons à la terreur de l'An Mil, ainsi qu'à la figure de l'Antéchrist, définitivement vaincu, d'ailleurs, au moment du Jugement Dernier. Ce sentiment très vif de la mort et de la déchéance finale de l'homme (surtout du pécheur) trouve une expression saisissante dans les diverses représentations de cadavres, de squelettes et de danses macabres qui caractérisent l'art de cette époque.

Beaucoup plus importante pour notre étude est la personnalité **d'Ibn KHALDOUN**. Né à Tunis en 1332, mort au Caire en 1406, il remplit plusieurs missions politiques, voyagea en Palestine et à Damas, où il rencontra Tamerlan. Son œuvre a été traduite récemment (1978) sous le titre "*Dis-*

cours sur l'histoire universelle" par V. Monteil, mais connue bien antérieurement, et étudiée par le sociologue Gaston Bouthoul.

Ibn Khaldoun, témoin de la fin de l'Islam en Espagne, de l'agonie des roitelets d'Afrique du Nord, et de la chute d'une partie de l'Empire mamelouk en Syrie, avait conscience de vivre à une époque de décadence. Il remarque en particulier qu'il est difficile à un Empire de survivre à plus de quatre générations et considère la décadence comme un phénomène cyclique. Pour lui, elle est du même ordre que la décrépitude qui atteint tout être vivant tôt ou tard. Il note que le luxe corrompt l'instinct de lutte, et qu'une autorité excessive et brutale provoque des séditions et des révoltes populaires qui ruinent les États. Plus originales sont ses observations relatives à l'importance des difficultés monétaires et économiques qui peuvent entraîner la décadence d'un État. Il considère qu'un prélèvement fiscal excessif ruine la prospérité générale et certaines de ses réflexions ont un caractère tout à fait moderne, par exemple: « *Le meilleur moyen de faire prospérer l'agriculture est de réduire autant que possible les charges que l'État impose aux cultivateurs.* » Le profit comme moteur de l'économie, n'est donc pas une idée nouvelle! Et notre économiste du XIV^e siècle s'insurge également contre l'intervention de l'État dans les marchés et souligne le danger qu'il court en se substituant aux entreprises privées. La pensée libérale n'est pas née au XIX^e siècle!



LA RENAISSANCE ET SA SUITE

La Renaissance a connu de nombreux esprits qui ont réfléchi sur la croissance et le déclin des nations, plus que jamais l'histoire de l'Empire Romain demeurant le suprême modèle de référence. En France, il faut citer au moins Jean BODIN, magistrat, économiste et philosophe, précurseur (ou fondateur?) de l'économie politique: «*Il n'est de richesses que d'hommes*». De la décadence il avait une opinion cyclique, se refusant à admettre la dégénérescence progressive et inéluctable de l'humanité. Il vécut de 1530 à 1596.

Mais le grand nom est évidemment MACHIAVEL. Malgré la qualité et le rayonnement des arts et de la littérature italienne du quattrocento, Machiavel (1469-1527) estimait que sa patrie connaissait une période de déclin. Pour lui, en effet, la véritable puissance d'un peuple est d'ordre politique et militaire dont la gloire de Rome, sans cesse présente à son esprit, a donné le plus célèbre exemple en provoquant l'admiration de tous! Pour lui la chute de Rome s'explique par les causes externes (les Barbares) sur lesquelles il insiste peu, et par des causes internes qu'il analyse plus longuement. La première, selon lui, est le désordre et les divisions engendrées par les guerres civiles et la faiblesse des Empereurs qui ne surent pas maintenir la discipline et la valeur combative des légions; la seconde est d'ordre moral: corruption des mœurs et des vertus civiques et religieuses, et la troisième, conséquence des précédentes, consiste dans la désagrégation et la perte

de conscience civique de la nation. Et tout en regrettant les temps glorieux de la République romaine, Machiavel a élaboré la théorie de l'éternel retour.

Mais il se montre plus original lorsqu'il insiste sur le fait que du désordre renaît un nouvel ordre, et une période de déclin peut engendrer un renouveau glorieux: «*L'effet le plus ordinaire des révolutions que subissent les empires est de les faire passer de l'ordre au désordre, pour les ramener ensuite à l'ordre. Il n'a point été donné aux choses humaines de s'arrêter à un point fixe lorsqu'elles sont parvenues à leur plus haute perfection; ne pouvant plus s'élever, elles descendent, et vont ainsi successivement du bien au mal et du mal au bien.*»

La grande difficulté pour un politique est donc de trouver ce point d'équilibre et de s'y maintenir le plus longtemps possible et le patriote que fut Machiavel souhaite à l'Italie de la Renaissance de retrouver la gloire de ses ancêtres romains,

GUICHARDIN, bien qu'ami de l'auteur du "Prince", lui a reproché sa comparaison avec la Cité Romaine. Il lui faisait observer que les nations modernes sont bien mieux organisées que les cités antiques, elles disposent d'autres ressources et de moyens différents, ont une autre conception des choses et une mentalité différente. Les temps modernes ne sont pas nécessairement inférieurs à l'Antiquité, ils sont différents, mais demeurent soumis, eux aussi, au cycle des périodes de grandeur et de déclin. Faut-il voir dans les remarques de Guichardin les prémisses de la fameuse



Querelle des Anciens et des Modernes du siècle suivant ?

Nous abordons avec VICO (1668-1744) une véritable philosophie de l'histoire. Pour lui, chaque nation forme un tout, et son histoire se déroule suivant une succession de cycles, ou de phases, qui reviennent sur elles-mêmes. Tout peuple passe ainsi de l'âge divin (période des dieux et des mythes) à l'âge héroïque (règne des héros et des forces naturelles) puis à l'âge humain (période de progrès et de civilisation). Puis le cycle de l'évolution recommence. Une civilisation est donc le temps qui se déroule entre deux barbaries : l'une "*originelle*", située en amont, d'où cette civilisation est issue et s'est développée, et l'autre, que Vico appelle «*barbarie de réflexion*», qui se situe au terme du cycle, et à partir de laquelle une nouvelle civilisation va naître. La décadence est ce retour à cette nouvelle barbarie, car l'apogée de la civilisation est cause de corruption, d'égoïsme, et de dé-

clin du sens religieux, si indispensable au progrès des peuples. «*Jamais de par le monde n'a existé une nation d'athées, toutes ont commencé à partir d'une religion, quelle que soit cette religion.*» La décadence est donc l'espérance d'une nouvelle civilisation.

Julien FREUND accorde une grande importance historique à la Querelle des ANCIENS et des MODERNES (seconde moitié du XVII^e siècle). Il y voit la rupture entre l'ancienne mentalité héritée de la Renaissance essentiellement vouée au culte des Grecs et des Romains, et la nouvelle, tout entière orientée vers l'avenir, en raison de l'évolution des sociétés (l'Empire romain appartient à un passé révolu) et des multiples découvertes scientifiques facteurs de progrès dans tous les domaines. Et l'on connaît le développement et l'importance que connaîtra, cette idée de progrès au siècle suivant.

Guy Colomb

